

LE VOYAGE EN URSS : LA QUÊTE DU SENS OU LE KALÉIDOSCOPE DES ANALOGIES

PHILIPPE CHARDIN

L'hypertrophie de la dimension politique dans le regard porté en France sur la Russie, que mettent déjà en évidence, pour les périodes antérieures au XX^e siècle, un ouvrage comme celui de Michel Cadot ¹ ou l'anthologie des voyageurs en Russie réunie par Claude de Grève ², s'accroît naturellement avec la révolution russe ; cette vision presque exclusivement idéologique et à tendance manichéenne que déplore Georges Nivat dans *Vers la fin du mythe russe* ³ semble particulièrement triompher durant les deux périodes politiquement cruciales qui donnent lieu au plus grand nombre de livres en langue française émanant d'écrivains désireux de « témoigner » à leur retour d'URSS : années 1927-1928, qui correspondent à la fois à la consolidation du régime communiste et à l'intensification de la répression des mouvements d'opposition, en particulier trotskistes – néanmoins le mythe né dans les années d'après la révolution d'un pays livré à l'anarchie et à la débauche n'est alors pas complètement dissipé, au point que Georges Duhamel, auteur d'un des premiers prototypes de ces voyages en URSS ⁴ émanant d'un écrivain célèbre considéré comme sympathisant d'un régime qui l'a reçu avec des honneurs exceptionnels, croit encore utile de souli-

-
1. Michel Cadot, *La Russie dans la vie intellectuelle française (1839-1856)*, Fayard, 1967.
 2. Claude de Grève, *Le Voyage en Russie, Anthologie des voyageurs français aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Robert Laffont, Bouquins, 1990.
 3. Georges Nivat, *Vers la fin du mythe russe*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1982.
 4. Georges Duhamel, *Le Voyage de Moscou*, Paris, Mercure de France, 1927.

gner que le pouvoir des Soviets est bien installé et qu'il n'a nullement procédé à la collectivisation des femmes... Mais l'aspect qu'offre la vie quotidienne en URSS et la tournure répressive, bureaucratique et inégalitaire que prend le régime issu de la révolution d'octobre durant cette même année 1927 sont aussi évoqués avec indignation et avec angoisse dans les mises en garde pionnières d'intellectuels qui ont cherché, par conviction révolutionnaire, à acquérir une connaissance approfondie de l'état de la société et du fonctionnement du pouvoir en URSS et dont les textes reflètent une opposition « de gauche » de plus en plus radicale de leur part : « confession pour vaincu » – sous-titre du livre –, publiée en français par l'écrivain roumain Panaït Istrati ⁵, ou quatrième volume du journal, rendu public à une date bien ultérieure, de Pierre Pascal ⁶, chrétien et slavisant demeuré en Russie, par sympathie pour la révolution bolchevique, de 1916 à 1933. Suivra le « grand tournant » que l'on sait des années 1928-1932 qu'évoque très bien, vu surtout du côté des intellectuels français, le livre de Jean-Pierre Morel, *Le Roman insupportable* ⁷ : confirmation de la dictature personnelle de Staline, entreprise de liquidation des « koulaks » dans toutes les campagnes, intensification de la répression contre les opposants politiques, retour à un certain ordre moral, proclamation de la doctrine du réalisme socialiste en matière littéraire et artistique, etc. Or, paradoxalement, c'est aussi durant cette période que s'opèrent, parmi quelques-uns des plus grands écrivains français du XX^e siècle – Aragon, Romain Rolland, Malraux, André Gide – des conversions spectaculaires et, pour certaines d'entre elles, durables au communisme stalinien. Mais ce n'est pas par un de ces récits de voyage en URSS (dont il se moque d'ailleurs en tant que recenseur dans le cas de deux livres qu'il juge stupides et réactionnaires ⁸) qu'Aragon manifeste le plus nettement son engagement aux côtés de l'Union soviétique, c'est par la composition, en 1933, du recueil de poèmes d'inspiration maïakovskienne « Hourra l'Oural ⁹ » ; quant au thuriféraire le plus enthousiaste du stalinisme durant cette période, Barbusse, il centre si bien sa géopolitique de la Russie entière autour de la figure adulée de Staline que les pays traversés eux-mêmes ne servent plus que d'arrière-plan au panégyrique

5. Panaït Istrati, *Vers l'autre flamme*, Paris, 10-18, 1980 (Rieder, 1929).

6. Pierre Pascal, *Russie 1927, Mon journal de Russie*, tome quatrième, Lausanne, L'Âge d'homme, 1982.

7. Jean-Pierre Morel, *Le Roman insupportable*, Paris, Gallimard, 1985.

8. Louis Aragon, « Notes de Clarté, fév. 1927 », *Chroniques*, 1918-32, Paris, Stock, 1998.

9. Louis Aragon, *Hourra l'Oural*, Paris, Stock, 1998 (1934), p. 287.

(« C'est lui le milieu, c'est lui le cœur de tout ce qui rayonne sur la mappemonde, autour de Moscou ¹⁰ ») ; en revanche, Romain Rolland, qui est sans doute devenu, durant les dernières années de sa vie, celui qui s'est montré le plus enthousiaste et le moins critique parmi les « compagnons de route » illustres que l'URSS a suscités, publie, sous la forme d'un journal de son voyage triomphal de l'été 1935, un éloge fervent du monde nouveau en construction, à peine teinté de quelques réserves, surtout relatives à quelques arrestations selon lui injustifiées au sujet desquelles il est intervenu avec ténacité ; et les étonnantes « Notes complémentaires » de l'année 1938 ¹¹ ne marquent nullement une prise de distance plus grande comparable à celle qui caractérise les *Retouches à mon retour de l'URSS* de Gide en 1937 : bien au contraire, il s'agit surtout d'interpréter rétrospectivement comme indices de culpabilité, à la lumière des accusations et des procès qui ont suivi, telle ou telle attitude « bizarre » qu'avait pu avoir devant lui l'un des auteurs supposés de la gigantesque conjuration prétendument ourdie dans l'entourage de Gorki... Le retour du balancier dans les jugements de Gide, le sursaut de l'individualisme, de l'esprit critique, du refus du conformisme et de la censure ainsi que de « l'immoralisme » gidien contre une adhésion étonnamment enthousiaste qu'avait semblé consacrer le voyage « cornaqué » de 1936 et le scandale que ce coup de théâtre (peut-être prémédité, selon une hypothèse émise par Louis Guilloux qui a effectué une partie du voyage en compagnie de Gide...) a provoqué parmi les communistes français et parmi leurs sympathisants sont, quant à eux, bien connus ¹². Aux antipodes de ces approbations ou de ces hésitations, se trouve le bref texte de Céline, *Mea culpa*, publié à la fin de 1936 ¹³, qui fait encore moins figure de récit de voyage traditionnel que les autres « retours d'URSS » dont une des caractéristiques manifestes était déjà la prépondérance de la réflexion généralisante au détriment de la narration suivie – mais il y aura davantage d'« anecdotes » effrayantes tirées de ce voyage de 1936 (que Céline se vantera de n'avoir pas fait « aux frais de la princesse » comme d'aucuns...) au sein de *Bagatelles pour un massacre* l'année suivante ; *Mea culpa* apparaît

-
10. Henri Barbusse, *Staline Un monde nouveau à travers un homme*, Paris, Flammarion, 1935.
 11. Romain Rolland, *Voyage à Moscou* (juin-juillet 1935) suivi de *Notes complémentaires* (octobre-décembre 1938), Paris, Albin Michel, 1982.
 12. André Gide, *Retour de l'URSS* suivi de *Retouches à mon retour de l'URSS*, Paris, Idées/Gallimard, 1978 (1936 et 37).
 13. Louis-Ferdinand Céline, *Mea culpa* 1(936), *Œuvres* 3, Paris, Balland, 1967.

davantage comme une sorte de synthèse ironique, comme une « traduction » bouffonne et pateline en langage parlé populaire et naturellement comme une mise en pièces de l'utopie communiste confrontée à son début d'incarnation en URSS. On s'étonne en revanche du peu d'écho qu'a rencontré le brillant et vibrant réquisitoire – très informé – dressé dans *Vive la liberté !* par Roland Dorgelès¹⁴ qui, en 1937, fut l'un des premiers à établir entre nazisme et stalinisme une symétrie ostensible qu'entendait mettre en évidence la juxtaposition de récits et d'analyses parallèles relatifs à deux voyages effectués, l'un en Russie soviétique et l'autre en Allemagne nazie. Venant d'un horizon idéologique bien différent, à la fois de celui de Céline – sur lequel beaucoup de choses ont déjà été écrites... – et de celui de Dorgelès – qui, en gros, correspond simplement à l'idéal démocratique (dit alors « bourgeois » par les communistes), des représentants de l'opposition de gauche – qui ont généralement passé beaucoup plus de temps en URSS que le « grand écrivain » qui est venu, qui a été reçu et qui ensuite, du haut de ce magistère que le grand écrivain en question exerce encore en France durant la période de l'entre-deux-guerres, certifie qu'il a « vu de ses yeux vu¹⁵ » (puisque le militant croate Anton Ciliga¹⁶ a passé dix années en URSS – dont plus de cinq années en prison – et que le gendre de Gide lui-même, Pierre Herbart¹⁷, se trouve depuis six mois à Moscou où il dirige la revue *La Littérature internationale* au

14. Roland Dorgelès, *Vive la liberté !*, Paris, Albin Michel, 1937.

15. Alors que, justement, il est fort possible que, dans le cadre d'un voyage aussi bien « organisé », le grand écrivain en question ne « voie » pas grand chose, ainsi que le souligne avec ironie Pierre Pascal en mentionnant en 1927 l'arrivée prochaine de Barbusse : « Il faudra trouver quelqu'un pour le piloter qui ait du tact et de l'esprit pour lui faire voir les choses telles qu'elles ne sont pas » (p. 194), manipulation que subodore Panaït Istrati qui, en tant qu'écrivain d'origine populaire mondialement célèbre et favorable au régime soviétique, a d'abord effectué en URSS, au sein du « convoi Barbusse », le tour d'honneur évoqué par Pierre Pascal mais qui a décidé de réentreprendre quelques mois plus tard dans toute l'étendue du pays, en compagnie de Kazantzaki, un voyage individuel et de plus longue durée afin d'aller y voir pour de bon ; Gide se reprochera quant à lui plus tard d'avoir fait preuve en URSS de plus de naïveté qu'en Afrique coloniale où, de manière comparable, tout lui était d'abord apparu « presque merveilleux » tant qu'il avait voyagé « accompagné » (p. 100) ; à ce propos, Danielo Kis a évoqué avec beaucoup d'humour noir, dans une des nouvelles de *Un tombeau pour Boris Davidovitch*, *Les lions mécaniques*, tr. du serbo-croate par Pascal Delpech, Gallimard, 1979 (1976), la « mise en scène » (au sens propre) qui fut destinée à dissiper, à l'occasion de sa visite en URSS en 1934, « certains doutes typiquement bourgeois » que, « malgré ses sympathies politiques », le « citoyen Herriot » nourrissait encore envers les acquis de la révolution (p. 43), s'agissant notamment de la liberté des cultes.

16. Anton Ciliga, *Au pays du grand mensonge*, Paris, Gallimard, 1938.

17. Pierre Herbart, *En URSS, 1936*, Paris, Gallimard, 1937.

moment où il accueille Gide) et qui sont généralement mieux informés que lui sur les tenants et aboutissants des luttes politiques en URSS – continuent à livrer une critique d'inspiration trotskiste du stalinisme lequel, malgré les atrocités à grande échelle que dénonce un auteur comme Anton Ciliga, ne représente à leurs yeux qu'une confiscation – non irréversible – du régime issu de la révolution par la bureaucratie et par la dictature personnelle.

On remarquera que la tonalité de ces récits-analyses de voyages en URSS publiés par des écrivains généralement illustres qui témoignent en leur nom propre dans le registre conjoint de la « gravitas » et de « l'auctoritas » est sensiblement différente de celle des fictions écrites par des romanciers ou par des nouvellistes français qui évoquent la Russie durant les années suivant la révolution, soit par le biais d'un voyage en URSS effectué par un ou par plusieurs de leurs personnages, soit à travers tel ou tel récit de destin fictif à valeur souvent exemplaire qui a pour cadre la Russie durant la même période. Péripiéties plus romanesques et moins dramatiques dominent dans le cas du voyage fictif, qui prend généralement un aspect plus léger de récit d'aventures et de mésaventures au pays des Soviets, qu'il s'agisse d'expéditions galantes chez les belles espionnes de l'époque de la NEP dans une des nouvelles de Morand : « Je brûle Moscou ¹⁸ » ou même de ces péripiéties liées à la nature répressive du régime soviétique qui conduisent pour une courte durée en prison à Simbirsk l'un des héros des *Hommes de bonne volonté* Jallez, dans *Le Monde est ton aventure*, suite du volume au titre célèbre intitulé *Cette grande lueur à l'Est* ¹⁹ : évocations pittoresques et romancées que ne pourrait de façon évidente prendre en charge la rhétorique majestueuse adoptée en son nom propre par le grand écrivain qui, de retour d'URSS, est avant tout soucieux d'instruire et d'édifier plutôt que de divertir. Une différence inverse serait en revanche à noter par rapport au premier livre de l'écrivain d'origine russe, Joseph Kessel, le recueil de nouvelles *La Steppe rouge* ²⁰, sans doute l'œuvre française qui se rapproche le plus de tous ces livres de la littérature russe – dont *Le Docteur Jivago* de Pasternak fait encore largement partie – qui, dans leurs évocations de la Russie durant les années qui ont suivi la révolution russe à travers le destin le plus souvent tragique de quelques personnages fic-

18. Paul Morand, *L'Europe galante*, Paris, Grasset, 1925.

19. Jules Romains, *Les Hommes de bonne volonté*, Paris, Laffont Bouquins, 1988 (*Cette grande lueur à l'Est*, t. 19, et *Le Monde est ton aventure*, t. 20, ont été écrits au début de la Seconde Guerre mondiale et ont été publiés en 1945 aux éditions Flammarion).

20. Joseph Kessel, *La Steppe rouge*, Paris, Livre de poche, 1995 (Gallimard, 1923).

tifs exemplaires, mettent surtout l'accent sur l'horreur et sur la confusion (changements de camps incessants, atrocités commises pour leur propre compte sur la population civile par des chefs de bande et par leurs sbires...) ; au contraire, l'une des ambitions et l'une des prérogatives du « grant écrivain » d'autrefois (pour reprendre la graphie ironique de Dominique Noguez) – de rendre d'URSS semble être, quel que soit le parti qu'il prend, de rendre parfaitement intelligibles, parfaitement déchiffrables pour son lecteur – en fonction d'une grille d'interprétation souvent manichéenne – l'ensemble des bouleversements survenus après la révolution dans un pays encore très mal connu en France et d'accès plus difficile encore depuis que ces bouleversements ont eu lieu.

Il convient de souligner le rôle considérable que joue dans le jugement que les écrivains dont il a été question portent sur l'URSS tout un système de comparaisons : analogies avec le passé, confrontation avec les autres régimes politiques au pouvoir en Europe ou dans les colonies, mise en rapport du présent et de l'avenir escompté..., le même genre de mise en perspective pouvant d'ailleurs être invoqué selon les cas à charge ou à décharge, quand il s'agit par exemple des similitudes avec le cours pris par d'autres révolutions antérieures, en particulier par la révolution française, de l'héritage funeste de traits déjà inhérents à l'ancienne Russie ou de la référence aux leçons d'une guerre de 1914 généralement détestée, par rapport à laquelle l'exaltation du régime soviétique est censée représenter, tantôt une « revanche », tantôt une nouvelle manifestation de la toute-puissance du « bourrage de crâne ».

La comparaison de la révolution de 1789 et de la révolution d'octobre, qui est tout de suite apparue aux yeux des intellectuels favorables au régime nouveau qui a pris le pouvoir en Russie ou même aux simples sympathisants comme la seconde grande révolution de l'histoire de l'humanité (« La révolution russe aura une aussi énorme répercussion que celle de 1789, et même bien plus grande ; ce n'est pas un accident, c'est une époque, et Bossuet commencerait là un chapitre de son *Histoire universelle* ²¹ », écrit à ce sujet Pierre Pascal dans le premier volume de son journal), est encore très courante dans les années 1920. La participation d'une partie des armées européennes à une croisade anti-bolchevique a fourni un rapprochement supplémentaire et a bien sûr généralement joué en France dans un sens favorable au nouveau régime soviétique : « La

21. Pierre Pascal, *Mon journal de Russie 1916-1918*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1975, p. 247.

conspiration de l'Europe n'a pas abattu la révolution française. Tirons quelque avis de l'histoire ²² », en conclut Georges Duhamel ; en revanche, la référence à la Terreur, qui s'impose au fur et à mesure que se multiplient en URSS les procès et les exécutions, est ambivalente : le même Georges Duhamel souligne qu'on touche là à la limite de l'amour des Français pour leur Révolution, alors que Romain Rolland, qui est l'auteur du *Théâtre de la Révolution* et qui travaille à un *Robespierre* dans les années 1937-1938, transforme à la fin de sa vie ces précédents révolutionnaires en circonstances atténuantes fondées sur le caractère supposé presque inéluctable des procès de Moscou successifs par référence au cours habituel des révolutions : « Il est triste de voir la Révolution qui, comme Saturne, dévore ses enfants : c'est hélas de tous les temps ²³ », écrit-il à un correspondant en janvier 1937. C'est sous la plume de Romain Rolland que ces superpositions (Staline/Robespierre, Iagoda/« idéaliste dictatorial à la Jean-Jacques », telle conspiratrice arrêtée/Charlotte Corday) et que ces réductions au stéréotype métaphorique bien connu (du type « la révolution dévore ses enfants », « c'est un flot impétueux qui emporte tout sur son passage »...) jouent le rôle le plus important et le plus « anesthésiant ».

Il est rare que ce soit dans une perspective élogieuse, surtout en France où le régime tsariste et où plus généralement la brutalité et la pagaïe censées régner partout en Russie ont toujours eu mauvaise presse, de Voltaire à De Vogüé en passant bien entendu par Custine, que l'on mette en lumière des continuités entre certains traits de la Russie éternelle et certaines caractéristiques du pouvoir qui a chassé les tsars. Pierre Pascal, qui est en partie arrivé au bolchevisme par amour pour la Russie (l'inverse sera plus courant au XX^e siècle), fait exception, lorsqu'il souligne, à l'instar de quelques autres intellectuels à la fois sympathisants communistes et slaphoviles fervents, la prédisposition toute particulière au « communisme » d'un peuple qui, dans les campagnes, avait déjà depuis longtemps inventé des formes originales d'organisation collective et « partageuse ». Mais, d'ordinaire, la référence à la Russie fruste et brutale d'autrefois (« la vieille Russie barbare, atroce ²⁴ », résume Romain Rolland au détour d'une phrase) sert, soit à critiquer le régime soviétique qui en serait à son insu le digne héritier – de plus en plus critique envers ce qu'il découvre en URSS, Dabit se délecte de la lecture des *Âmes*

22. Georges Duhamel, *Le Voyage de Moscou*, *op. cit.*, p. 255.

23. Romain Rolland, *Voyage à Moscou*, *op. cit.*, p. 323.

24. *Ibid.*, p. 132.

mortes que Gide a emporté avec lui durant son voyage, les deux amis s'accordent pour en conclure qu'en Russie le bluff ne date pas d'aujourd'hui ²⁵, ce qui sera aussi, dans *Les Hommes de bonne volonté*, un leitmotiv de Jallez, de Jerphanion et de leurs amis durant toutes leurs pérégrinations au pays des Soviets –, soit à excuser certaines de ses « imperfections » les plus manifestes, la brutalité policière ambiante en particulier : « Ils [les Russes] sont faits aux jeux dangereux. La prison, les attentats, les exécutions, les repréailles. On ne trouve guère autre chose à toutes les pages de leur histoire ²⁶ », écrit Georges Duhamel qui ajoute, quelques pages plus loin, cette formule lénifiante et un tantinet méprisante : « Les bizarreries de la Russie nouvelle ne sont peut-être que les éternelles bizarreries de l'éternelle Russie ²⁷. » Romain Rolland va, quant à lui, jusqu'à invoquer le besoin de confession inhérent à l'âme slave pour expliquer la facilité avec laquelle Zinoviev et Kamenev ont accepté de passer aux aveux ²⁸ !, durant sa période hyper stalinienne dont Bernard Duchatelet prend tout de même soin de rappeler, au début de son excellente édition du *Voyage à Moscou*, qu'elle n'aura correspondu qu'à un moment relativement bref dans l'itinéraire politique complexe de Romain Rolland, entre le rejet de la violence, fût-elle révolutionnaire, et de toute dépendance de l'esprit, fût-ce au service d'une juste cause, qui domine sa pensée durant toutes les années 1920, et sa condamnation ultérieure, discrète quoique sans ambiguïté, des nouveaux procès de Moscou et du pacte germano-soviétique.

On n'a sans doute pas accordé l'attention qu'elle mérite à la coïncidence presque parfaite entre la liste qui précède – celle des principaux écrivains français qui ont désiré témoigner au sujet de l'URSS –, et cet autre ensemble que peut constituer la liste des écrivains français qui ont su évoquer de la manière la plus saisissante, dans une de leurs œuvres les plus célèbres, la guerre de 1914 : avant de s'intéresser à l'URSS Barbusse a écrit *Le Feu*, Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée*, Georges Duhamel, *Vie des martyrs*, Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, Jules Romains, *Verdun*, Céline, *Le Voyage au bout de la nuit...* Cette remarque se situe en fait dans le droit fil des conclusions de tous ces travaux récents d'historiens qui mettent bien davantage qu'auparavant en rapport l'ébranlement causé par la Première Guerre mondiale et cet autre ébranlement –

25. Voir André Gide, *Retour de l'URSS*, *op. cit.*, p. 160-61.

26. Georges Duhamel, *Le Voyage de Moscou*, *op. cit.*, p. 210.

27. *Ibid.*, p. 213-214.

28. Voir Romain Rolland, *Voyage à Moscou*, *op. cit.*, p. 319.

provoqué par contrecoup – qu’a représenté la montée des totalitarismes en Europe durant la période de l’entre-deux-guerres. Mais ici encore, pour ce qui touche à l’attitude envers l’URSS, la référence à 1914 peut être ambivalente pour les intellectuels. On sait le rôle qu’a joué la révolte devant les boucheries des champs de bataille, imputées à l’exaltation nationaliste entretenue par les gouvernements bourgeois, dans l’itinéraire d’écrivains du groupe surréaliste comme Aragon ou comme André Breton qui vont épouser, provisoirement dans le cas de Breton (qui répudiera assez vite ce qu’il appellera dès *Les Vases communicants* en 1932 cette « superstition » qui fait préférer en tout l’Est à l’Ouest) ou plus durablement, la cause communiste. Et « Vive l’Allemagne ! », « Vive le Maroc » et, un peu sur le même plan, « Vive l’URSS ! » feront partie des engagements et des provocations politiques les plus virulents des surréalistes à l’époque où la tendance « bleu horizon » prédomine encore dans l’opinion française. Certains passages des poèmes d’*Hourra l’Oural* mettent d’ailleurs en rapport avec force guerre subie et révolution choisie : « Et toi la Gloire maintenant ta gueule [...] Histoire de t’apprendre à vivre/ quatre ans de Marseillaise avec/les pieds dans la merde et la gueule en sang ²⁹. » On constate aussi à quel point la hantise de l’éclatement prochain d’une nouvelle guerre impérialiste, qui pourrait notamment être déclenchée par une attaque de l’Angleterre contre l’Union soviétique, a pu être forte chez les sympathisants communistes (par exemple chez Barbusse et chez Romain Rolland, fondateurs en 1932 du mouvement « Contre la guerre impériale ») durant toute la période de l’entre-deux-guerres ; de façon corollaire, il ne fut pas question pendant longtemps, pour ces mêmes intellectuels, d’approuver une politique de fermeté envers l’Allemagne qui pouvait leur apparaître comme un nouvel avatar de cette diversion nationaliste belliqueuse mise au service du capitalisme dont on avait déjà pu selon eux mesurer les résultats pour les peuples européens entre 1914 et 1918.

Mais, en même temps, la guerre de 1914 est aussi étroitement associée, dans la mémoire des intellectuels surtout, à la propagande mensongère et au « bourrage de crâne » ; il semble bien que nombre des écrivains en question – même parmi les sympathisants du régime communiste – se soient rebiffés dès qu’ils ont eu le sentiment que le même mécanisme se reproduisait, non plus seulement dans le camp capitaliste, même si la comparaison vient à l’esprit de Georges Duhamel à propos de la propagande anti-bolchevique,

29. « Réponse aux jacobins », *Hourra l’Oural*, *op. cit.*, p. 88.

mais avant tout dans le camp des thuriféraires du nouveau régime. On touche sans doute là à une dimension non négligeable de la succession des séquences adhésion puis retrait dans le cas d'écrivains comme André Breton ou comme André Gide qui avaient en partie soutenu le régime issu de la révolution russe par hostilité envers le conformisme bourgeois de l'Occident et qui se sont ravisés dès lors qu'ils ont eu conscience de se trouver aliénés à un nouveau « conformisme » – le mot est obnubilant sous la plume de Gide à propos de la Russie qu'il a découverte – qui tolère encore moins que l'ancien (y compris en matière artistique ou en matière sexuelle) ce qui s'écarte un tant soit peu de « la ligne ». L'adhésion de Gide à l'union sacrée en 1914 durant quelques semaines est moins connue que ne le sera plus tard son adhésion de quelques années au communisme et pourtant il existe manifestement des similitudes entre sa disposition d'esprit au moment où il revient de l'URSS (et il en est alors « bien revenu », selon le jeu de mots que certains de ses amis ont fait alors !) et la volte-face dont son *Journal* porte la trace aux alentours du 15-20 août 1914 : « Le ton qu'ont pris les journaux pour parler de l'Allemagne est à soulever le cœur ³⁰ » ; « Hier soir, excédé, exaspéré, par cette militarisation de l'esprit ³¹. » Militarisation de l'esprit que dénonçait également Romain Rolland dans le cadre de sa controverse avec Barbusse en 1922, à l'époque où l'engagement de certains intellectuels en faveur de la violence révolutionnaire la plus radicale lui semblait encore purement et simplement répéter l'erreur commise par tant d'intellectuels en 1914 : « Croyez-vous que le devoir actuel de l'artiste, du savant, de l'homme de pensée, soit de s'engager, comme en 1914 dans l'Armée du Droit, en 1922 dans celle de la Révolution ³² ? » Mais c'est sans doute sous la plume de Roland Dorgelès, expert depuis *Les Croix de bois* en retournement ironique du trope mystificateur (la fleur au fusil /le régiment fleuri comme un grand cimetière) que cette analogie par proportionnalité est la plus constante et la plus impressionnante : l'horreur du stalinisme réel des exécutions, des prisons et des camps (dont Dorgelès parle déjà beaucoup) serait aux « artifices saladiers ³³ » (comme dit Céline) qui décrivent un pays et un régime idylliques ce que l'horreur innommable des tranchées

30. André Gide, *Journal I, 1887-1925*, Gallimard, 1996, p. 837 (15 août 1914).

31. *Ibid.*, p. 846 (20 août 1914).

32. Romain Rolland, *Quinze ans de combat (1919-1934)*, Paris, Rieder, 1935 (« Deuxième lettre ouverte de Romain Rolland à Henri Barbusse », 2 février 1922, p. 48).

33. *Mea culpa, op. cit.*, p. 346.

était à la propagande de guerre euphorique et fleurie. D'autres similitudes sont suggérées au fil de la première partie de *Vive la liberté !* à propos par exemple des visites en URSS (= au front) des planqués de marque ou des charmantes créatures venus des pays occidentaux dans l'intention d'admirer et incapables de percevoir la souffrance ambiante autour d'eux. Le snobisme, le fanatisme ou la vénalité de ces voyageurs de luxe et de ces propagandistes irresponsables sont maintes fois fustigés dans la première partie de ce diptyque pamphlétaire : « Que viennent-ils faire dans un pays de prolétaires ? Regarder comme on travaille, eux qui n'ont jamais rien fichu chez eux ? Regarder comme on se prive eux qui n'ont jamais eu faim ³⁴ ? »

Dans ce jeu complexe des échos du passé, sans doute faut-il tenir compte aussi de certaines continuités par rapport à la sensibilité et même par rapport à l'esthétique antérieures de chacun de ces écrivains, qui relativisent le caractère apparemment stupéfiant de certaines « conversions » (de l'attaché militaire chrétien Pierre Pascal au bolchevisme le plus radical, du chantre de l'hédonisme et de l'individualisme, André Gide, au collectivisme, de l'apôtre de la non violence et de « l'indépendance de l'esprit », Romain Rolland, au stalinisme...) ; mais en fait on trouvait déjà chez ces auteurs, avant leur conversion, de fortes et parfois naïves aspirations à la fraternité, au lyrisme unanimiste et, même chez celui qui a pu être à la fois l'auteur de *L'Immoraliste* et de *La Symphonie pastorale*, à la sentimentalité, aspirations que le monde nouveau apparu en URSS pouvait sembler de nature à satisfaire pleinement, ainsi qu'en témoignent certains passages éloquentes du début de *Retour de l'URSS* : « Oui, je ne pense pas que nulle part, autant qu'en URSS, l'on puisse éprouver aussi profondément et aussi fort le sentiment de l'humanité. En dépit des différences de langue, je ne m'étais encore et nulle part senti aussi abondamment camarade et frère ³⁵. » On n'a sans doute pas assez tenu compte non plus, dans le cas de Romain Rolland ou d'Aragon à propos desquels on a plus souvent « cherché la femme » (russe et communiste en l'occurrence, qu'il s'agisse d'Elsa Triolet ou de Marie Koudacheva...), de certaines continuités d'ordre à la fois esthétique et psychologique, lyrisme de la vitupération manichéenne chez Louis Aragon, lyrisme de l'exaltation unanimiste chez Romain Rolland dont la vision du monde et dont le style – du moins dans les passages les plus simplistes et les

34. « Vive la liberté ! », art. cit., p. 67.

35. *Retour de l'URSS*, op. cit., p. 27.

moins réussis de son œuvre – ont des affinités manifestes avec ce néo-romantisme emphatique et optimiste qui, sous le nom de « réalisme socialiste », devient en fait – au détriment de tous les « modernismes », de tous les « formalismes » et de tous les « pessimismes » jugés désormais réactionnaires et bourgeois – l'esthétique officielle de la Russie soviétique au début des années 1930.

Les analogies organicistes, constructivistes, évolutionnistes, semblent jouer un grand rôle dans le maintien d'une certaine forme d'adhésion « globale » chez des écrivains qui viennent pourtant de critiquer avec virulence et en détail le tour que prenaient les choses en URSS. Cette ambivalence est particulièrement sensible chez les membres de l'opposition de gauche comme Panaït Istrati, Pierre Herbart ou Anton Ciliga qui demeurent convaincus que, quelles que soient les erreurs et même quels que soient les crimes (car ils les dénoncent comme tels) « de parcours », l'avenir appartient tout de même au pays dans lequel la propriété privée des moyens de production a été abolie. Et, dans *Retour de l'URSS*, Gide lui-même semble souvent se placer dans la même perspective : « L'URSS est "en construction", il importe de se le redire sans cesse... Et de là l'exceptionnel intérêt d'un séjour sur cette immense terre en gésine : il semble qu'on y assiste à la parturition du futur ³⁶. » Il est d'ailleurs frappant – ce sont une similitude entre ces auteurs et une forme de continuité avec leur œuvre antérieure qui, elles non plus, n'ont pas été suffisamment soulignées – que plusieurs de ces écrivains ont été de grands adeptes du *Bildungsroman* et que nombre de leurs livres évoquent un itinéraire de formation qui, malgré les embûches et malgré les errances, s'achève de manière « heureuse » : on se contentera de citer *Les Nourritures terrestres* de Gide, *Jean-Christophe* de Romain Rolland, *Chronique des Pasquier* de Georges Duhamel, *Les Cloches de Bâle* de Louis Aragon (et, naturellement, une grande partie de l'œuvre de Gorki, dont on connaît le rayonnement auprès des intellectuels communistes durant la même période, est construite autour des mêmes schémas). Ne retrouve-t-on pas des termes bien connus et des notions centrales des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* de Goethe, le prototype du genre, dans cette profession de foi en l'avenir, dans cette espèce de transposition politique de l'optimisme du *Bildungsroman*, dont Panaït Istrati est l'auteur en 1929, après un voyage en URSS qui fut pourtant loin d'être enchanteur ? (« Le prolétariat renferme en lui toutes les forces qui lui permettront dans

36. Avant-propos au *Retour de l'URSS*, op. cit., p. 17.

l'avenir de mettre de l'ordre dans la confusion qui règne aujourd'hui³⁷. ») Inutile de souligner la différence qui sépare ces prophéties d'une vision cyclique, essentialiste et pessimiste de l'histoire comme celle qui imprègne *Mea culpa* de Céline, lequel réduit au contraire constamment la révolution russe à un nouvel avatar de la vieille injustice et à une nouvelle manifestation de cet humain/inhumain inhérent selon lui depuis toujours à l'histoire de l'humanité³⁸.

Autre référence générique implicite, ces récits de voyage sont souvent conçus par leurs auteurs comme des « récits d'avertissement » destinés à l'Union soviétique autant et plus qu'à l'opinion française dont ces écrivains, lorsqu'ils demeurent des « sympathisants » de la révolution russe, craignent qu'elle ne soit manipulée par la droite réactionnaire qui tirera parti des critiques qu'ils ont émises. André Gide résume bien cet état d'esprit dans son avant-propos à son *Retour de l'URSS* : « La vérité, fût-elle douloureuse, ne peut blesser que pour guérir³⁹. » Forts de ces bonnes intentions et péchant encore par naïveté, Panaït Istrati ou André Gide manifestent d'ailleurs une surprise douloureuse lorsqu'ils s'aperçoivent que leurs « cordiales » mises en garde, qui devaient dans leur esprit aider à corriger les erreurs commises et à remettre le régime issu de la révolution d'octobre dans le droit chemin, sont accueillies par des bordées d'invectives émanant en particulier de confrères illustres, parfaitement « dans la ligne » quant à eux, Barbusse dans le cas de Panaït Istrati, Romain Rolland dans le cas d'André Gide, notamment.

Le cri indigné que poussait Dorgelès à son retour de l'URSS dès 1937 (« Comment les voyageurs qui viennent ici n'entendent-ils pas la plainte de ce peuple terrorisé ? De quelle cire se bouchent-ils les oreilles ? Quelle écorce leur recouvre le cœur⁴⁰ ? ») s'est trouvé amplifié autour de 1950 en France au moment des révélations faites à propos des camps soviétiques par d'anciens résistants déportés comme David Rousset et aussi, dans les rangs des intellectuels, par les analyses comparées des totalitarismes auxquelles procède alors une philosophe comme Hanna Arendt. L'écho de ces paroles est devenu assourdissant dans les années 1970 avec la découverte d'*Archipel Goulag* et de tous ces témoignages de « dissidents » traduits en français à cette époque. Mais ce qui frappe à la lecture des

37. *Vers l'autre flamme* (Interview dans le journal *Le Monde* du 2 mars 1929), p. 257.

38. Voir en particulier *Mea culpa*, *op. cit.*, p. 345.

39. *Avant-propos au Retour de l'URSS*, *op. cit.*, p. 19.

40. *Vive la liberté*, *op. cit.*, p. 137.

écrivains que nous avons réunis, c'est que l'essentiel avait déjà été écrit très tôt, non seulement par des adversaires déclarés du régime soviétique, mais aussi par des experts en décryptage du « bourrage de crâne », par de grands écrivains sympathisants comme Gide au moment où ils « retouchent » leur vision initiale des choses et même, sous forme de réserves gênées, par des thuriféraires du régime stalinien comme le fut pendant un temps Romain Rolland. Mais l'URSS n'en demeurerait pas moins une référence lointaine et opaque qui pouvait servir de machine de guerre contre des injustices plus proches ; d'autre part, se sont produits à plusieurs reprises en Europe des événements considérables qui ont « fait diversion » et qui ont redoré le blason de l'URSS : montée du fascisme, guerre d'Espagne, Seconde Guerre mondiale qui, aux yeux d'une large partie des intellectuels français, aura métamorphosé à nouveau le communisme soviétique en héros et en martyr ; mais ont sans doute joué également, ainsi qu'on a tenté de le montrer, chez ces voyageurs politiques illustres, des contradictions logées au cœur même de leur sensibilité et de leur œuvre : oscillations entre esprit critique et exaltation lyrique, entre adhésion au « sens de l'histoire », qui suppose des victimes et des sacrifices, et « résistances » humanistes, entre culte de la fraternité fusionnelle et de l'égalité absolue et « rebiffades » d'intellectuel individualiste, entre acceptation du mensonge pieux « pour ne pas désespérer Billancourt » (ce qui expliquera en partie que Sartre lui-même écrive à contretemps, en 1954, le dernier de ces « retours d'URSS » enthousiastes et ahurissants qui ont jalonné l'histoire littéraire et politique en France au XX^e siècle) et proclamations d'allégeance à la seule Vérité... Mais, comme le dit à peu près, joliment, lucidement, et avec une indulgence que l'on admire chez un ancien dissident des pays de l'Est, Milan Kundera : « Rétrospectivement, on voit toujours tout très clairement, sauf le brouillard. »

*Université de Tours,
Département de littérature comparée*